

L' Abeille.

14ème Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

14ème Année.

VOL. XIV.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 13 AVRIL, 1881.

No. 28.

Esquisse sur la littérature Allemande.

Nous avouons notre impuissance à donner une idée exacte de la conférence que nous avons eu le plaisir d'entendre, jeudi soir. Il nous faudrait la reproduire tout entière; car, chaque pensée, chaque observation est un coup de pinceau artistement tracé; encore nous manquerait-il cette expression fine, ce ton délicat, cette élocution naturelle qui, pendant plus d'une heure et avec un intérêt toujours croissant, ont tenu l'auditoire sous le charme de la parole de l'illustre conférencier. Nous ne voulons pas être flatteur, cependant, nous devons dire que Monsieur le Consul général de France a réalisé, jeudi soir, l'idéal que nous nous formions du causeur aimable, du littérateur consommé, du conférencier par excellence. Le seul mot qui puisse rendre fidèlement notre pensée, c'est que cette conférence était magnifique.

Comme la dernière fois, esquissons à grands traits quelques pensées, quelques considérations données par l'éminent écrivain.

De 1813 à 1850, l'Allemagne, éprise des grandeurs de Louis XIV et de Napoléon, ne poursuit dans ses rêves politiques rien autre chose que la suprématie universelle. Réunissant sous un même drapeau tous les peuples qui parlent l'Allemand, elle veut en faire une nation privilégiée, la nation de l'avenir. Madame de Staël ne contribua pas peu à cet enthousiasme ambitieux. Dans son livre sur l'Allemagne, jugeant la France, a remarqué Monsieur Lefavre, comme certains écrivains de notre temps, qui pensent découvrir des villes après y avoir demeuré quelques jours, elle en avait fait un pays nébuleux, où les hommes marchent sur des champs de neige en s'entretenant de morale et de métaphysique. En Allemagne, tout est grand, poétique; le peuple est vertueux et les sentiments de famille se conservent avec une pureté patriarcale.

La poésie n'est pas insensible à ce mouvement qui est comme la boussole dirigeant tous les efforts matériels et intellectuels du peuple allemand. Aussi voit-on le mysticisme mêlé aux aspirations ambitieuses, la rêverie aux apures suggestions de l'orgueil. En un mot

l'Allemagne devient la terre classique des idéologues.

Toutefois, Henri Heine, se fit le dépréciateur plus ou moins sincère du génie teutonique. Né poète, Heine dut faire de grands sacrifices pour ne pas comprimer l'essor de son génie poétique, ce qui aurait été pour sa nature une véritable mutilation. Exubérance d'imagination, originalité, verve humoristique, finesse d'aperçus, sentiment exquis de la forme, toutes ces qualités étincellent au plus haut degré dans H. Heine et se révélèrent à l'Allemagne dans son fameux livre: "Impression de voyages," publié en 1824. Depuis Goëthe, nul n'avait déployé plus de force et d'énergie, aucun poète n'avait manié avec autant de bonheur l'idiome allemand.

Le succès de ce livre fut immense, mais il lui créa des inimitiés redoutables, car il exprimait une antipathie manifeste pour la religion du jour: l'orgueil allemand.

Heine vint s'établir à Paris quelque temps après la révolution de 1830: il se sentait comme exilé en Allemagne. Les plaisirs nombreux, la vie artistique de Paris, cadraient parfaitement avec ses goûts profondément voltairiens. Il était devenu tellement français, que bientôt l'enfant de la Germanie s'effaçait, s'annulait, amusant le public au détriment de sa terre natale. Néanmoins, il y avait en lui l'empreinte d'un monde plus viril, plus énergique. Heine, comme par enchantement, entrevoyait avec un certain orgueil le triomphe de la rudesse allemande. "Un jour, écrivait-il, un jour viendra où les divinités guerrières de la Germanie se lèveront de leurs tombeaux fabuleux en secouant de leurs yeux la poussière séculaire... Le tonnerre d'Allemagne est allemand, il n'est pas l'est; mais quand il éclatera, vous entendrez un craquement effroyable, comme il ne s'en est jamais entendu depuis le commencement du monde."

Heine, quoique né dans le catholicisme, n'épargna ni l'impiété, ni le blasphème contre la religion. Cependant, on retrouve à chaque instant dans ses poésies, des accents émus, des regrets douloureux, d'ardents retours vers la foi. Rien de magnifique, dit le conférencier, comme cette poésie lyrique intitulée

"la Paix," où le poète célèbre la grandeur du Christ. Nous ne pouvons résister au désir d'en reproduire quelques pensées qui nous ont le plus frappé. "Je vis le Christ, s'écrie le poète, le Sauveur du monde. Il entendait sa main en bénissant et sa tête plongeait au sein des cieux. Comme un cœur dans sa poitrine, il portait le soleil rouge et flamboyant et ce flambeau de son cœur versait sur la terre et sur la mer les rayons de sa grâce et cette lumière éclairait et réchauffait l'univers... O miracle de paix! que la ville était calme; on n'entendait plus le murmure confus de la foule affairée tumultueuse. Partout où deux hommes se recontraient, ils se regardaient avec une sympathique intimité, tressaillant d'amour, l'âme remplie d'abnégation et de douceur; ils se baisaient au front puis tournaient les yeux vers le cœur du Christ dont le sang tombait avec joie sur la terre en rayons de réconciliation et de paix, et trois fois heureux ils disaient: "loué soit Jésus-Christ."

"Vous le voyez, ajoute le conférencier, c'est vainement que le poète essaie de s'élever parmi les impies et les blasphémateurs. Sa pensée gravite fatalement vers les idées chrétiennes et s'épanouit aux rayons de la divine Vérité. Partout, on le voit rejeter l'ivresse des passions humaines, après une excitation passagère, et s'abreuver avidement à cette source vivifiante d'où procèdent toutes les grandes inspirations et qui se nomme le Cristianisme."

Henri Heine s'éteignit à Paris en 1856. Il semblait réunir en lui deux génies différents et même ennemis, celui de la France et celui de l'Allemagne. Chacune de ces nations fascinait successivement l'âme du poète. Tantôt l'Allemagne lui paraissait bien chétive avec ses professeurs maussades, son jargon scholastique; tantôt c'est en elle qu'il voit la force, la jeunesse, la vitalité. En philosophie, le poète rêvait un système nouveau devant être l'expression du génie par excellence: c'était comme le creuset où devait se combiner les forces de l'Allemagne et se préparer ses hautes destinées.

Monsieur Lefavre fut ainsi amené naturellement à nous initier aux mystères de la philosophie allemande et à nous in-